

Ces quarante-quatre monographies très denses et remarquablement illustrées, fondées sur une bibliographie très à jour, permettront aux lecteurs exigeants de se construire un « nouveau regard » sur la production gothique bretonne, qui a largement débordé le Moyen Âge. Tous comptes faits, surtout si l'on tient compte des édifices disparus (Cordeliers de Quimper et de Guingamp, Carmes de Ploërmel, Augustins de Carhaix etc.), le duché de Bretagne n'avait rien à envier aux autres principautés européennes, à l'exception du domaine royal français et de l'Italie. En dehors de cathédrales très typées, notre région a connu une floraison extraordinaire d'édifices de rang moyen, en accord avec l'état de la démographie et de l'économie qui, sans atteindre des sommets, ont résisté vaille que vaille à la crise de la fin du Moyen Âge. Ainsi s'est constitué un dense réseau d'oratoires, de chapelles, d'églises, de collégiales et de cathédrales, qu'il est désormais possible d'appréhender de façon synthétique et de visiter sans risque d'erreur sous la conduite de deux experts en architecture qui n'hésitent pas, si nécessaire, à se démarquer des opinions émises par d'illustres prédécesseurs.

Hervé MARTIN

Pauline MATARASSO (édition et étude), *Le baptême de Renée de France en 1510. Compte des frais et préparatifs*, Paris, CNRS Éditions, 2011, 202 p.

La cour de Blois sous Louis XII et Anne de Bretagne est à l'honneur actuellement. En 2010 paraissait aux Presses universitaires de Rennes le livre de Monique Chatenet et Pierre-Gilles Girault, *Fastes de cour. Les enjeux d'un voyage princier à Blois en 1501*, qui se fondait sur une source clef mettant en évidence espaces et cadre cérémoniel dans le château de Blois. Ici Pauline Matarasso nous livre une édition abondamment commentée du compte des frais se rapportant aux premiers jours de Renée de France, née à Blois le 25 octobre 1510. Ce document de 27 feuillets est présenté pour apurement devant la chambre des comptes en 1517, après un délai qui n'a alors rien d'exceptionnel pour les comptables du roi, par Philibert Babou, qui a été commis à sa tenue. Il s'agit d'un « compte extraordinaire » et non d'un simple chapitre d'un compte de l'Hôtel. Ainsi procède-t-on habituellement lors d'événements importants. Un compte parallèle a dû être réalisé pour les frais de la « gésine » (accouchement) de la reine Anne, mais celui-ci n'a pas été conservé.

Le compte de Babou fait la synthèse des comptes particuliers de tous ceux qui ont fourni des matériaux ou du travail pour l'aménagement du logement de Renée ou pour la cérémonie de son baptême. Si ce compte reste très spécifique, car il concerne la famille royale, il n'en fournit pas moins des informations précieuses, en terme de culture matérielle, sur les conditions générales de l'entrée dans la vie à la Renaissance. Il nous fait découvrir le personnel féminin, gouvernante et nourrice en tête, qui sert Renée dans son appartement situé, comme celui de ses parents,

dans l'aile nord du château de Blois, celle qui va être remaniée entièrement sous François I<sup>er</sup>. Le mobilier y manifeste les hiérarchies : le lit équipé de la gouvernante vaut 200 livres tournois, celui de la nourrice, 40 seulement.

La place des objets textiles est considérable : étoffes de luxe et tissus ordinaires représentent la moitié des 4000 livres tournois dépensées pour ce compte. La layette, cousue par la gouvernante et une dame d'atour, comprend des objets peu connus pour l'époque comme ces « collerons » (p. 116), qui sont peut-être des bavoirs. P. Matarasso étudie le monde des fournisseurs où marchands et artisans combinent souvent leurs compétences. Les premiers en effet ne se contentent pas de vendre, mais transforment aussi les produits. Quant aux seconds, ils travaillent des matières premières qu'ils procurent eux-mêmes. Elle distingue trois cercles : membres des hôtels royaux, marchands « suivant la cour » et fournisseurs seulement indiqués par leur résidence (à Paris et plus souvent à Tours). Il aurait été utile de s'appuyer sur ce qu'écrit Bernard Chevalier dans *Tours ville royale*, à propos du rôle, dans ce type de marché, de la « boutique de l'Argenterie » et en particulier de Louis Dodieu, bien présent ici. On aurait aimé aussi une remarque sur le menuisier de la reine « Dominique de Courtonne », qui semble bien être l'« architecte » et concepteur de maquette ramené d'Italie par Charles VIII en 1495.

Les tissus blancs occupent une place centrale dans ces achats. Elle est même exclusive pour ceux qui sont en contact avec le nouveau-né. Cela apparaît bien lors du baptême, célébré semble-t-il rapidement après la naissance. Pour l'étudier, P. Matarasso dispose, outre les informations du compte, d'un bref récit d'un ambassadeur de Marguerite d'Autriche à la cour de France. Elle peut évoquer la procession solennelle qui se rend de l'appartement de l'enfant à la chapelle Saint-Calais, de l'autre côté de la cour haute du château, et décrire précisément l'estrade sur laquelle les fonts baptismaux sont posés. L'analyse ingénieuse d'un détail du compte laisse supposer qu'il a pu s'agir d'un baptême par immersion. On se demande en revanche qui peut être le « cardinal Fignal » censé présider la cérémonie selon le récit de l'ambassadeur.

P. Matarasso met à plusieurs reprises en évidence les lacunes du compte. Ainsi une partie du personnel subalterne, comme les domestiques qui servent la gouvernante, n'y apparaît pas. De même, plusieurs objets ne sont pas mentionnés. Elle fait l'hypothèse que certains d'entre eux ont été sortis des réserves royales (ainsi des tapis de sol pour la chambre de Renée). En revanche, elle considère qu'il y a de « vraies » absences, comme les draps d'or et les fourrures de luxe. Cette (relative) simplicité tient-elle à la condition infantile ? L'auteure y voit plutôt le reflet d'un choix de la reine Anne, comme pour la domination du blanc qui renverrait aussi à sa piété. P. Matarasso considère d'ailleurs la reine comme une inspiratrice quasi unique : tout ce qui concerne Renée reflèterait ses goûts. Il y a ici sans doute une large part de vérité, mais l'auteure a parfois tendance à aller sur ce plan au-delà de

ce que les sources autorisent. Ainsi quand elle affirme que « c'est la reine qui insista pour appeler sa fille Renée » (p. 139), ce que rien ne garantit. On peut noter au passage que ce prénom est bien présent dans la famille du parrain de Renée, le maréchal lombard Gian Giacomo Trivulzio, puisqu'il est porté par un frère et un neveu. De même, sur le plan psychologique, c'est aller un peu vite, en raison de la pauvreté des sources, que de supposer que le manque de luxe du cadre de vie des filles de France tient à ce que « la duchesse-reine n'aurait pas toléré qu'elles se montent la tête » (p. 182). Malgré quelques formulations qui paraissent parfois un peu hâtives, le travail d'édition réalisé par P. Matarasso n'en reste pas moins d'une grande richesse et nourrira la réflexion de ceux qu'intéressent aussi bien la culture matérielle que l'enfance ou la vie de cour à la Renaissance.

Philippe HAMON

Hervé LE GOFF, *La Ligue en Bretagne. Guerre civile et conflit international (1588-1598)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. Histoire, 2010, 573 p.

Auteur d'un premier travail sur *La Ligue en Basse-Bretagne (1588-1598)*, le Trégor au temps de la Fontenelle en 1994, Hervé Le Goff élargit ses perspectives à l'ensemble de la Bretagne et nous donne la première synthèse sur cette période troublée depuis l'ouvrage de Louis Grégoire publié en 1856. Son étude repose sur de nombreux dépouillements originaux réalisés dans les archives départementales en Bretagne, aux Archives nationales et dans les dépôts anglais du Public Record Office et de la British Library. Les principaux documents trouvés dans ces derniers sont publiés dans de substantielles annexes de plus de 120 pages. Le regret que les lettres en anglais n'aient pas fait l'objet d'une traduction est compensé par la richesse des informations ainsi fournies.

Hervé Le Goff tire profit des apports des recherches récentes sur les guerres de Religion en France mais aussi en Bretagne et notamment du colloque consacré au duc de Mercœur par Emmanuel Buron et Bruno Méniel en 2005<sup>4</sup> et des mémoires de masters réalisés à l'université de Nantes dans le contexte de la commémoration du quatre-centième anniversaire de l'édit de 1598, et plus récemment à l'université Rennes 2 autour de Philippe Hamon, qui préface l'ouvrage. Celui-ci est d'une lecture agréable avec des titres un peu journalistiques, mais qui ont le mérite de retenir l'attention du lecteur. L'introduction fait un bref survol historiographique des travaux consacrés depuis le XIX<sup>e</sup> siècle aux guerres de la Ligue en Bretagne et rejette d'emblée les préjugés qui ont encore cours dans ce domaine. Il affirme ainsi nettement et avec raison que les dix ans de guerres ne peuvent s'expliquer par les seules ambitions du duc de Mercœur ; qu'ils ne constituent pas un conflit isolé

---

<sup>4</sup> Actes publiés par BURON, Emmanuel et MÉNIEL, Bruno (dir.), *Le duc de Mercœur (1558-1602), Les armes et les lettres*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. Histoire, 2009, 358 p.